

Marcello Mastroianni

Collection « **Stars** »
Livres de cinéma et spectacle pour l'école et l'université

Barbara Rossi

Marcello Mastroianni

L'aimable star



*À May, qui a les yeux couleur ciel.
Et aux quatre autres fabuleux.*

Titre original : Marcello Mastroianni – Il divo gentile

Traduction de l'italien : Nathalie Miglierina

Dans la mesure du possible, l'Éditeur a tâché de retrouver le nom de l'auteur de toutes les photos publiées dans l'encart, pour en donner une mention correcte. Ses recherches n'ont cependant pas toujours été couronnées de succès. L'Éditeur s'excuse des éventuelles erreurs, lacunes ou omissions et se déclare dès à présent ouvert aux révisions lors d'éventuelles réimpressions.

Impression : Perrier Pre-Press & Print

Publié pour Gremese par les Éditions de Grenelle s.a.s.
Propriété intellectuelle réservée
2024 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-368-2

Dépôt légal : octobre 2024
(Imprimé en France)

Prologue

Vieux

Ils diront que tu es vieux

Avec toute la force qui est en toi

Vieux

Quand ce n'est pas fini, il te reste encore beaucoup de vie.

Et l'âme le crie et tu sais qu'elle est là

Mariella Nava, *Spalle al muro*, 2004

3 novembre 1996, Théâtre Diana, Naples

L'homme au regard alourdi, le vieil acteur, s'affaissa lourdement sur le fauteuil pivotant devant le miroir, haletant.

La représentation était terminée, il fallait se démaquiller le visage, enlever son costume de scène : bref, il fallait sortir du personnage du Père, le vieux professeur d'université à la retraite protagoniste de *Les Dernières Lunes*, la pièce de l'écrivain triestin Furio Bordon, lauréat en 1993 du prix de l'Istituto del Dramma Italiano pour la meilleure nouvelle pièce de théâtre de l'année.

Lorsque le texte lui avait été proposé pour la première fois, lui, le vieil acteur, ne pouvait pas le jouer, occupé comme il l'était à courir après d'autres engagements de tournage : mais l'histoire – les derniers moments de la vie du vieux professeur, qui quitte sa maison et va vivre dans une maison de retraite pour ne pas être une charge pour la famille de son fils, où une deuxième petite-fille vient de naître, et qui se retrouve à se confronter à lui-même et à sa propre solitude – l'avait enthousiasmé dès la première lecture.

Marcello Mastroianni

Et le metteur en scène de la version théâtrale, Giulio Bo-setti, avec beaucoup d'intelligence, l'avait attendu.

La première avait eu lieu le 10 novembre 1995 au théâtre Carlo Goldoni de Venise, avec Giorgio Locuratolo dans le rôle du fils et Erica Blanc dans celui de la mère.

Pour jouer le Père, le vieil acteur avait refusé d'endosser le rôle de Casanova dans une pièce qui devait être jouée à Paris : c'était un rôle prestigieux, il est vrai, comme beaucoup le lui avaient rappelé. Tandis que, Bordon, l'auteur de *Les Dernières Lunes*, n'était pas un débutant, mais il n'était pas non plus un grand nom de la dramaturgie italienne...

Mais toutes ces futilités n'avaient aucune importance pour le vieil acteur.

Ce texte possédait quelque chose de particulier, une force, une énergie magnétique, même s'il parlait de maladie et de mort.

Peut-être justement à cause de cela : la faiblesse du corps, sa défaillance, lui appartenait maintenant comme une seconde peau.

En interprétant le Père, il s'était retrouvé à parler de lui-même, de ses propres fragilités, de sa peur d'une fin prochaine.

Ce n'était pas Casanova, bien sûr, ni Shakespeare, ni Goldoni, ni Molière, ni Pirandello. Tous de grands auteurs, avec lesquels il était en quelque sorte plus facile de converser, les mots de leurs pièces et de leurs comédies étant déjà gravés depuis des temps immémoriaux dans la mémoire du public et destinés à l'éternité.

La pièce de Bordon était sans doute plus modeste, l'auteur peu connu : pourtant le vieil acteur sentait le poids de ce texte dans toutes les fibres de son être et c'était pour lui une fierté de le conduire au succès, à la visibilité et – pour quoi pas – à la célébrité.

Lui, qui avait toujours prêché – au cours de sa carrière longue et variée – le détachement entre l'acteur et le personnage, se répétant à chaque fois : « Oh, n'en fais pas tant, rappelle-toi que tu joues une pièce, ce n'est pas comme si tu étais vraiment ce personnage », avait maintenant les yeux

Prologue

brillants chaque fois qu'il ne faisait qu'un avec le corps épuisé du Père et, qu'à la fin, il pleurait, comme si sa dépression et sa tristesse étaient les siennes.

Et cette réaction instinctive, qu'il ne pouvait en aucun cas contrôler, l'inquiétait beaucoup, car cela ne lui était jamais arrivé auparavant ni à ce point.

Un mois à peine après le début du tournage, le 17 décembre 1995, le vieil acteur avait dû suspendre ses représentations : il s'était senti mal sur scène.

La caravane de *Les Dernières Lunes* s'était interrompue, pour reprendre deux mois plus tard seulement, le 20 février, à l'Arena del Sole de Bologne.

Pendant ce temps, le vieil acteur s'était soigné, se reposant dans sa maison parisienne, entouré de l'affection de l'une de ses deux filles, Chiara.

Bref, il avait retrouvé des forces, surtout sur le plan psychique : même Chiara l'encourageait à reprendre, toutes les représentations données jusqu'alors s'étant déroulées à guichets fermés et des publics enthousiastes, espérant le revoir sur scène, l'attendaient dans toutes les régions d'Italie.

Mais le physique, lui, n'était plus celui d'autrefois : pour supporter la fatigue de la scène, le vieil acteur était désormais contraint d'utiliser une chaise, même inconfortable.

Les tonnerres d'applaudissements qui remplissaient les théâtres dans lesquels il se produisait d'agréables vibrations sonores, semblables à des vagues, étaient cependant de véritables « injections d'amour », comme il les appelait, auxquelles il n'était pas prêt à renoncer.

Que deviendrait-il, que lui resterait-il sans ce son rassurant, ancestral, qui berçait les comédiens depuis que l'homme avait commencé à raconter les histoires de sa vie devant un feu, sur une place, sous le plafond effiloché d'un chapiteau de cirque ?

Les critiques – il s'en souvenait parfaitement – lui avaient rendu tous les honneurs : ils disaient qu'à présent, sur scène, contrairement au passé, il ne faisait pas semblant, comme tout acteur le fait avec conviction, mais qu'il vivait vraiment son personnage.

Marcello Mastroianni

Surtout, il se rappelait clairement le commentaire de Carlo Maria Cella dans *Il Giorno* : « [...] Il ne joue pas la comédie. Il ne se maquille pas. Il ne se transforme pas. C'était le cas il y a quelques années. Mais pas aujourd'hui. [...] Il n'entre pas dans un personnage, il le fait sien avec un geste simple et presque distrait ».

C'était exactement ça. Maintenant, il ne jouait plus, il vivait le rôle, le désespoir et en même temps la résignation de son personnage, comme il s'était empêché de le faire pendant tant d'années.

Lors de la dernière scène, avant que les lumières ne s'éteignent et que le rideau ne tombe lentement, il prononçait des répliques qui avaient depuis longtemps cessé d'en être, se transformant en vérités définitives sur son destin : « J'aimerais mourir à Noël... avec le grand sapin illuminé au milieu de la place... tandis que la neige tombe lentement sur Donaldville... et que je la regarde tourbillonner dans l'air en compagnie de Riri et Fifi, mes deux petits frères... et que je me sens chez moi, au chaud et en sécurité... avec mes pattes enfoncées dans mes petites bottes jaunes et le cache-oreilles en ouate qui enserre doucement mes tempes comme une caresse d'enfant... ».

Au fond de lui, il savait que pour lui aussi, comme pour le vieux professeur qui passait son temps dans la maison de retraite à regarder pousser un plant de basilic, la mort viendrait ainsi, par une journée froide et enneigée de décembre, mais entouré de ceux qui l'avaient aimé comme un être humain, malgré son égoïsme et ses excès.

Il savait, au fond de lui, que *Les Dernières Lunes* continuerait son chemin même sans lui : que la pièce de Bordon gagnerait des prix, conquerrait de nouvelles scènes et serait traduite à l'étranger, apportant à son auteur fortune et prestige pour de nombreuses décennies à venir.

Des décennies qu'il ne verrait pas, c'est certain. C'était la considération la plus amère. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, grâce à l'art, à l'amour du public qui l'accompagnait depuis près d'un demi-siècle, il serait là.

Prologue

Le vieil acteur finit de se démaquiller et se regarda dans le miroir : son visage pâle et amaigri, ses rides profondes, ses yeux creusés, sa peau flétrie et affaissée.

S'il continuait à jouer le rôle du professeur, il n'y aurait bientôt plus besoin de maquiller ses traits.

« Mais ce soir, je sais que c'est la dernière représentation. La dernière fois sur scène. C'est vraiment la dernière Lune », se dit-il, et pendant ce temps, il observait deux larmes sombres rouler sur ses joues, striant son visage fatigué.

Il serra sa robe de chambre blanche autour de ses hanches, s'installa tant bien que mal dans le petit fauteuil et ressentit un certain soulagement en appuyant son dos douloureux contre le dossier.

Il ferma les yeux – « juste un moment », se dit-il – pour se reposer un peu.

Mais son esprit se mit aussitôt à vagabonder, à s'éparpiller, à évoquer des souvenirs.

Et il se revit enfant, tapant dans un ballon sur la place de Fontana Liri, où il était né.

Pendant ce temps, à l'extérieur de sa loge, la vie du théâtre s'écoule dans l'indifférence, avec son effervescence, ses allées et venues séculaires, sa magie chaotique.

Un homme chargé du ménage, pressé, heurta involontairement avec son lourd chariot rempli de balais, de torchons et de détergents la porte de la loge où le vieil acteur dormait et rêvait.

L'homme, craignant d'avoir suscité l'irritation de celui qui s'y trouvait, jeta un coup d'œil fugace à la plaque dorée fixée en hauteur, où un petit cartouche indiquait : « Monsieur Marcello Mastroianni. Veuillez ne pas déranger ».

Sommaire

Prologue	5
Le petit Marcello.....	11
Premiers rôles, premières amours.....	18
La douce Silvana.....	31
Une rencontre qui change la vie : Luchino Visconti.....	35
Flora, l'éternelle épouse.....	42
Sophia forever.....	49
<i>Nuits blanches</i> et le reste des années 1950.....	63
Fellini et <i>La Dolce Vita</i>	71
Du <i>Bel Antonio</i> à <i>La Nuit</i>	84
<i>Divorce à l'italienne</i>	91
<i>Huit et demi</i>	96
Faye Dunaway : <i>Nous nous sommes tant aimés</i>	107
Ma Sirène s'appelle Catherine.....	116
Quelque chose de français.....	125
De <i>La Grande Bouffe</i> à <i>Todo modo</i>	131
Federico et Marcello à nouveau ensemble.....	138
Mais pas l'Amérique.....	147
Les Films avec Troisi, mais pas seulement.....	154
Les derniers films.....	163
La dernière lune du cinéma.....	167
<i>Je me souviens, oui, je me souviens</i>	172
Postface	179
Annexes,	
Bibliographie.....	183
Filmographie.....	184
<i>Remerciements</i>	190